



Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé

15-2 | 2013
TMS et facteurs psychosociaux

Enjeux, difficultés et modalités de l'expression sur le travail : point de vue de la clinique médicale du travail de Philippe Davezies « Les dilemmes d'un débat centré sur l'activité »

Pascal Vitte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pistes/3457>
DOI : 10.4000/pistes.3457
ISSN : 1481-9384

Éditeur

Les Amis de PISTES

Référence électronique

Pascal Vitte, « Enjeux, difficultés et modalités de l'expression sur le travail : point de vue de la clinique médicale du travail de Philippe Davezies
« Les dilemmes d'un débat centré sur l'activité » », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé* [En ligne], 15-2 | 2013, mis en ligne le 01 août 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pistes/3457> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pistes.3457>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.



Pistes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Enjeux, difficultés et modalités de l'expression sur le travail : point de vue de la clinique médicale du travail de Philippe Davezies

« Les dilemmes d'un débat centré sur l'activité »

Pascal Vitte

RÉFÉRENCE

Davezies, P. (2012). Enjeux, difficultés et modalités de l'expression sur le travail : point de vue de la clinique médicale du travail. *PISTES*, 14-2. <http://pistes.revues.org/2566>

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet article est un commentaire de l'article de Philippe Davezies paru dans le numéro 14-2 de la revue *PISTES*. Cet article peut être consulté à l'adresse : <http://pistes.revues.org/2566>.

On retrouve aussi dans ce numéro la réponse de Philippe Davezies au commentaire de Pascal Vitte : <http://pistes.revues.org/3462>.

Introduction à la discussion

- 1 À partir de sa démarche de médecin du travail, d'ergonome et d'universitaire enclin à ouvrir son savoir au milieu syndical, Philippe Davezies nous amène à renouveler notre

prise en charge des questions de conditions de travail. Avec d'autres chercheurs, il nous conduit à envisager qu'au-delà des « conditions de travail », ce sont les « conditions d'accomplissement de soi dans le travail » qu'il importe désormais de saisir si l'on veut contrer *Le nouvel esprit du capitalisme* (Boltanski et Chiapello, 1999) – pour reprendre le titre d'un ouvrage maintenant devenu un classique.

- 2 Dans son texte, Davezies commence par rappeler que l'on doit à l'ergonomie de langue française d'avoir formalisé ce qui fonde ce besoin du travailleur de s'investir dans son activité au-delà de la prescription (chap. 1.1). On devine que l'on a là affaire à une constante quasi anthropologique qui a dû s'affirmer et s'affermir depuis le XIXe siècle avec la parcellisation des tâches due à la division sociale du travail.
- 3 Le propre des nouvelles formes d'organisation du travail de ces dernières décennies est d'avoir bloqué, figé, sclérosé – et cela d'une manière renouvelée par rapport au taylorisme – ce mouvement vital tendu vers la recherche d'accomplissement de soi. D'où « la nécessité d'espaces de discussion sur le travail » (chap. 1.3) visant à reprendre la main sur celui-ci.
- 4 Envisagé en tant que nouvelle perspective de mobilisation sociale, c'est bien cet horizon de « débat sur le travail » qui nous anime. C'est en tout cas ce dont témoigne, par exemple, l'initiative récente de SUD Travail autour de ses cahiers de doléances ; ou encore notre projet d'atelier 4 du prochain *Et voilà le travail* (en Île de France) que nous avons nous-mêmes intitulé *Débattre du travail, (re)construire des collectifs de travail*.
- 5 Cela étant, ces perspectives d'un retour à la discussion collective doivent-elles viser la seule « dynamique de l'activité » (Davezies, proposition 53) comme le proposent les tenants de l'analyse de l'activité ? La question de la « qualité du travail » suffit-elle à faire le tour des privations et des frustrations, telles que la domination gestionnaire les a fait ressurgir ces dernières décennies, qui ont toutes deux comme point pivot le *réel* en lien au travail ?
- 6 Ces questions, surtout la dernière, introduisent à la prise en compte de la notion de subjectivité. Davezies vient tout naturellement lui-même à cette notion dans son chapitre 3, mais en affirmant la nécessité de se démarquer de « l'inconscient dynamique de la psychanalyse », annonçant à cet égard devoir faire preuve d'une « ambition limitée » (Davezies, proposition 29). Posée comme suffisante pour pouvoir rendre compte de la subjectivité, cette « ambition limitée » découle de considérations qui précèdent issues de références aux sciences cognitives et aux neurosciences. Or, il convient de discuter cet étayage théorique, car c'est de notre conception du « sujet » dans son lien avec le travail que vont découler les modalités d'expression sur le travail.

1. Nouvelles formes d'organisation du travail, nouvelles formes de souffrance

1.1 LE CONTEXTE SOCIAL ENGLOBE LES INTERACTIONS ENTRE L'ACTIVITÉ ET LE SYSTÈME NERVEUX

« Un certain muscle permet par exemple de réaliser un mouvement donné, mais l'intention de ce mouvement est autre chose. Ainsi en est-il du cerveau : le psychanalyste remarque seulement que l'on ne trouve pas la cause de ce qui active l'appareil neuronal dans cet appareillage lui-même. » Gérard Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Flammarion, 2004, p. 17.¹

- 7 Dans son chapitre 2, Davezies nous donne à voir comment les difficultés d'échanges sur l'activité de travail peuvent relever de l'imbrication d'automatismes cognitifs, gestuels, ainsi que de sensations corporelles qui, engrammés de manière non consciente dans le système nerveux, ont du mal à être mis en mots :
- « [...] il existe une distance parfois très importante entre ce que fait le travailleur et ce qu'il est en mesure d'en dire. [...] Cette obscurité de l'action aux yeux de celui qui l'exécute trouve son origine dans la physiologie du système nerveux » (Davezies, proposition 17).
- 8 Mais ce que fait le travailleur – ou ce qu'il ne fait pas, c'est-à-dire le réel de son activité (Clot, 1999) – s'inscrit toujours dans une situation qui lui préexiste. Celle-ci est également à l'origine des difficultés à dire l'action : la méconnaissance de l'histoire du contexte social où s'inscrit l'action est, elle aussi, au fondement de cet insu du sujet agissant (Bourdieu, 1980). Cela est d'ailleurs confirmé par les résultats des travaux neuroscientifiques, ce dont rend compte le chapitre 2.5 du texte de Davezies :
- « Les éléments de la situation qui appellent le déclenchement de l'action ne sont qu'en partie conscients » (page 6).
- 9 Or, si les « éléments de la situation appellent » – c'est-à-dire « déterminent » – les « programmes moteurs » de l'action, il faut savoir en tirer toutes les conséquences : aussi fascinantes que puissent être les métaphores informaticiennes des sciences neuro-cognitives, la « physiologie du système nerveux » est, dès la naissance, le produit du rapport à l'Autre :
- « L'être humain hérite d'une quantité surnuméraire de neurones non branchés, et cela par anticipation de l'investissement en système de communication que les acquisitions langagières et leurs conséquences vont provoquer » (Pommier, 2004).
- 10 Et les automatismes de ces acquisitions ne seront jamais qu'agencés par les autres. Autres qui, depuis lors, continueront de se succéder tout au long de la vie.
- 11 Pour illustrer cela, on peut prendre l'exemple de « l'expérience » de psychologie sociale bien connue de Stanley Milgram intitulée *Soumission à l'autorité* (Milgram, 1973). Celle-ci fait toujours référence de nos jours pour montrer comment certains contextes sociaux de l'activité – ici, celle qu'il convient de mettre en œuvre pour servir les intérêts de la Science – peuvent conduire les sujets à agir en remettant à leur insu leur responsabilité entre les mains de la « figure de l'autorité ». Là aussi on peut dire qu'il y a « illusion d'agentivité », au sens où l'emploie P. Davezies au chapitre 3.1, et que Milgram appelle d'ailleurs lui-même « état agentique » : les sujets pensent que leur action est mue par leur libre arbitre alors qu'elle est le jouet d'un ordre symbolique qui découle du caractère déterminant de la « blouse blanche » du scientifique cautionnant l'envoi des décharges électriques. Par conséquent, aussi vraie que puisse être la mécanique neuro-cognitive décrite dans le chapitre 2 à propos de « l'inconscient » sensori-moteur (chap. 2.1), de régulation ou d'ajustement de la gestuelle (chap. 2.3), prédictif de l'action (chap. 2.4), ou émotionnel (chap. 2.6), celle-ci ne fait jamais que figure de roues dentées et d'engrenages dans le cadre du rapport à l'Autre qui nous occupe, soit les éléments du contexte social.
- 12 Par ailleurs, dans la mesure où, comme on le voit, les déterminismes d'origine neurophysiologique remettent en jeu les postulats mécanistes de « l'homme machine » posés au XVIII^e siècle par La Mettrie, on voit mal comment ils pourraient, dans le même temps, ouvrir sur la notion de subjectivité. Car même à déclarer devoir faire preuve d'une « ambition limitée » au regard de « la psychanalyse » (Davezies, proposition 29),

la vérité singulière du désir inconscient du sujet dans son lien au social – « l'inconscient, c'est le social », aboutit Lacan en 1967² – ne peut être évincée, sauf à compromettre la notion même de subjectivité dans son intégrité.

- 13 Ainsi, dans l'expérience de Milgram, l'opérateur est à même d'éprouver ce qu'il réproouve, vis-à-vis de lui-même, de manière variable et singulière, dans la situation où il se trouve et qui le dépasse. En effet, pour faire face à son conflit psychique, le sujet va tendre à recourir à un arsenal de défenses du moi, comme la rationalisation de la pensée ou de l'action, ou encore le déni de la souffrance de l'autre. Milgram a inventé tout un tas de variantes à son expérience qui permettent de classer ces stratégies individuelles de défense : le recours au rire face aux premiers cris de douleur de la « victime », le déni de la souffrance ou le recours à l'agressivité à son égard quand elle répondait mal – « après tout, elle n'a que ce qu'elle mérite » –, la modulation de la voix pour tenter de mettre en évidence le bon couple de mots à trouver, chercher à semer le doute chez le(s) représentant(s) de l'autorité pour faire stopper l'expérience, etc.

1.2 LE CONTEXTE SOCIAL DU MONDE DU TRAVAIL AUJOURD'HUI

- 14 Ceci nous introduit au fait qu'il est des situations ordinaires de la vie de tous les jours – et pour ce qui nous concerne des situations de travail – qui peuvent comporter tout ou partie de ces éléments. Sources d'une telle tension psychique, mobilisant des stratégies de défense tellement prégnantes, l'entrée par l'analyse de l'activité n'est pas directement envisageable : en quoi peut consister l'analyse de l'activité quand cette dernière se pose en premier lieu, du point de vue du sujet, en matière de « conflits éthiques » (Dejours, 1998) ?
- 15 On pourrait rétorquer que l'expérience de Milgram n'est pas transposable aux situations réelles, hors d'un laboratoire de psychologie sociale. C'est en tout cas la critique la plus intéressante qui ait été formulée à son encontre et à laquelle il a déjà été répondu, à commencer par l'auteur de l'expérience lui-même (Milgram, 1974, p. 215). Mais on peut aussi répondre par l'épreuve des faits. L'expérience a fait l'objet, depuis lors, de multiples rééditions dans des situations de la vie courante qui confirment toutes le principe du caractère déterminant de l'ordre symbolique. Ainsi, récemment, sa transposition sous l'égide de Jean-Léon Beauvois à l'un de ces shows télévisés qui constituent le quotidien enjoué de notre société du spectacle³ a montré que si l'image de l'autorité pouvait changer de nature – celle de l'animatrice d'une émission de télévision et du public ont remplacé la blouse blanche du scientifique – le caractère déterminant de la domination symbolique se trouve confirmé en situation réelle.
- 16 Au premier abord, il n'aura échappé à personne que « le déni de la souffrance de l'autre » établi par Milgram de manière expérimentale, n'est pas sans faire écho aux stratégies défensives fondées sur le cynisme viril telles que Christophe Dejours en rend compte dans *Souffrance en France* (Dejours, 1998). Si, dans le contexte du monde du travail, elles sont surtout envisagées en tant qu'idéologie collective de défense, l'expérience de Milgram donne à comprendre son origine individuelle dans le rapport du dominant au dominé.
- 17 On peut rattacher la tendance actuelle à la généralisation de ces stratégies défensives à celle de « l'intensification du travail des dernières décennies » (Davezies, proposition 8). Mais on ne saurait passer sous silence que cette extension généralisée de

l'intensification au secteur tertiaire entraîne une tension psychique entre angoisse et agressivité. L'angoisse est celle de « la peur de devenir bête » (Dessors, 1978) face à l'autre, qui n'est donc plus seulement le supérieur hiérarchique mais le client, mais aussi celle de ne pas s'en occuper correctement.

- 18 Certes, intensification et productivité agissaient déjà comme une contrainte mentale dans l'industrie taylorienne – et agissent d'ailleurs toujours comme telle. Mais étendues et généralisées au secteur tertiaire, elles ont profondément changé la nature du rapport à l'Autre : la « file d'attente » des clients est venue remplacer le chronomètre du contremaître, et tend ainsi à justifier les dispositifs individualisants et productivistes de la hiérarchie – tels que l'évaluation individuelle des performances (Abelhauser, Gori, Sauret, 2011 ; Dejours, 2003). L'agressivité vis-à-vis du contremaître qui pouvait hier servir de soupape, tend aujourd'hui à se transformer en une ambivalence entre agressivité et culpabilité dans le face-à-face avec le client. Cela est d'ailleurs renforcé par le fait que les supérieurs hiérarchiques directs ne se définissent plus en tant que « chefs d'équipes » connaissant le travail, mais en tant que « managers » contrôlant la réalisation de « chiffres » censés rendre compte de la « relation client ».
- 19 D'où la référence du néomanagement des années 1990 à la notion de *pyramide inversée*^{*},⁴ fer de lance idéologique de la culture *d'entreprise*^{*} (Boltanski et Chiapello, 1999 ; Abelhauser, Gori, Sauret, 2011). L'entreprise ne serait ainsi désormais plus gouvernée par les liens hiérarchiques de subordination qui vont du patron, situé en haut de la pyramide, aux salariés qui en constituent logiquement la base, mais par le retournement vers le haut de la base de la pyramide et de ses *collaborateurs*^{*} face aux clients. Les clients seraient ainsi devenus les seuls véritables patrons. Et ceci justifierait que les directions d'entreprise se contentent de gérer^{*} l'approvisionnement des *premières lignes*^{*} du *front office*^{*} grâce aux dispositifs organisationnels contemporains : fixations *d'objectifs*^{*}, *indicateurs*^{*} de qualité et de productivité – en tant que tels sources d'injonctions contradictoires –, saucissonnage des métiers en *compétences*^{*}, et *évaluation*^{*} individuelle des compétences ou des *performances*^{*}.
- 20 Ce contexte historique du travail – dont on voit comment il donne naturellement lieu aux métaphores guerrières ou sportives, aux références à la compétition-concurrence et à la novlangue gestionnaire qui les accompagne – se soutient d'une *rationalisation économiciste* puissante (Dejours, 1998), recourant notamment aux notions de concurrence et de performance. La difficulté à contrer la logique de ce discours concourt, dans l'espace public, au consentement à l'ordre néolibéral. Elle décourage, dans bien des cas, les perspectives d'un débat portant sur les conflits entre employeurs et salariés sur la qualité du travail : les nouvelles formes d'organisation du travail effacent la réalité des conflits de classe et découragent, en les justifiant par des promesses imaginaires de gain narcissique, la discussion sur les impératifs marchands de devoir en rabattre sur la qualité du travail.
- 21 Tous ces éléments figurent le contexte ou la situation contemporaine du travail où s'inscrivent l'action et les activités de travail.

2. La souffrance se définit par un empêchement de la continuité de la parole du travail au social, faute de référent politique

2.1 DE LA TRADUCTION POLITIQUE DU TRAVAIL, ET DE LA SOUFFRANCE AU TRAVAIL

- 22 Cette situation découle, comme on l'a vu, de l'importance accordée ces dernières années aux services clients⁵ grâce aux dispositifs du management – lesquels s'adosent sur les nouvelles technologies en tant que moyen. Elle a des répercussions sur tous les services d'une même entreprise, y compris sur les services techniques. Elle entraîne au moins deux conséquences cruciales, déjà aperçues plus haut, mais dont il convient maintenant de préciser les enjeux.
- 23 La première conséquence est que l'agressivité due aux modalités de l'intensification telle qu'elle est vécue aujourd'hui peut plus difficilement qu'hier trouver une traduction politique, comme celle de la lutte des classes (voir plus haut, propositions 18 et 19). Il s'agit là d'un recul marquant du capital politique qui, relayé par les médias, affecte l'ensemble de l'espace social, ainsi que le relève Danièle Linhart :
- « On ne peut pas dire qu'il y avait moins de souffrance durant les Trente Glorieuses. Le harcèlement des chefs n'est pas une nouveauté, ni le déni des compétences réelles. Le travail était particulièrement répétitif. Mais la grande différence, c'est, qu'à cette époque, cette souffrance au travail avait une résonance politique. La souffrance était dite comme telle, et l'idée était qu'elle traduisait des enjeux politiques fondamentaux en termes d'inégalités, de luttes des classes. À partir de cette interprétation de la souffrance au travail pouvait se construire un discours. »
(Linhart D., 2010)
- 24 Il ne s'agit donc pas de dire que « c'était mieux avant ». Mais de constater qu'il existait, du temps du taylorisme, *une continuité de la parole du salarié qui pouvait passer du registre du travail au registre politique* (ainsi que cela est bien montré dans L'Établi de Robert Linhart (Linhart R., 1978)) – et même si c'était pour dire que l'on n'adhérait pas aux mots d'ordre politiques, c'était par rapport à l'existence de ces référents organisateurs des échanges sociaux qu'on le disait. Cette continuité de la parole, source de vitalité, est aujourd'hui empêchée par la logique du système. C'est cela qui est nouveau et peut être corrélé à la montée de nouvelles pathologies du travail : TMS, suicides sur le lieu du travail...

2.2 LA SOUFFRANCE ÉTHIQUE

- 25 La deuxième conséquence découle en grande partie de la première. Le fait, pour le travailleur, de devoir reporter l'agressivité sur le client constitue un terrain propice à une ambivalence entre agressivité et culpabilité. La culpabilité sera d'autant plus grande que le salarié sera fortement investi dans son travail, porteur de valeurs de service public, ou de service rendu au public. D'où peut-être un questionnement à avoir à partir du nouveau contenu de la souffrance (Dejours, 2000, p. 10) proposé par Christophe Dejours sous le nom de *souffrance éthique* (Dejours, 1998).

3. Sujet et travail : de nouveaux fondements aux mobilisations sociales ?

3.1 LES RÉTICENCES SYNDICALES À LA PRISE EN COMPTE DE LA SUBJECTIVITÉ AU TRAVAIL

- 26 Ce blocage de la fluidité de la parole du salarié passant de son travail à son « utilité sociale » (Linhart, 2008) – terme de la sociologue qui n'est pas sans faire écho à la notion de « surdestinataire » empruntée à Bakhtine par Yves Clot (Clot, 2006) – nous conduit à envisager la notion de subjectivité, ou de sujet en lien avec le travail.
- 27 Mais la subjectivité renvoie à ce qu'il y a de plus personnel dans la recherche répétée de la réalisation de son désir. Or, ce qui relève du plus intime, du plus personnel de l'accomplissement de soi, a toujours paru suspect au regard des perspectives de mobilisation collective contre l'exploitation et l'aliénation dans le travail, terreau historique du mouvement syndical ouvrier. Ainsi l'illustre peut-être de manière emblématique – comme le rappelle Christophe Dejours (Dejours, 1998, et 1998/1) – le livre collectif dirigé au sortir de la seconde guerre mondiale par Lucien Bonnafé et d'autres auteurs marxistes, psychiatres ou psychopathologistes (Bonnafé et coll., 1949). Cette prise de position s'inscrit dans la droite ligne d'une époque où Jdanov, en URSS, dénonça la psychanalyse et sa découverte de l'inconscient comme « science bourgeoise », plébiscitant à son encontre les travaux de Pavlov. On lira avec intérêt les démêlés de cette histoire dans *Histoire de la psychanalyse en France* (Roudinesco, 1994, p. 793-809).
- 28 Au sein de la Commission santé et conditions de travail, ces difficultés à concilier la dimension subjective de l'accomplissement de soi avec la mobilisation collective se fait entendre autour du débat un peu binaire et récurrent portant d'un côté sur l'attente de revendications « clé en main » – sur l'individualisation du travail, sur la surveillance et le contrôle, etc. – et de l'autre sur l'instauration de « débats sur le travail » dans la perspective de mobilisations des salariés.
- 29 La subjectivité, c'est-à-dire la recherche singulière de l'accomplissement de soi, fait pourtant partie intégrante des formes objectives du travail. Pierre Bourdieu a résumé cela d'une manière on ne peut plus claire et synthétique :
- « Le coup de force objectivant qui a été nécessaire pour constituer le travail dans sa vérité objective [soit celle du travail en tant qu'exploitation salariale] a fait oublier que cette vérité a dû être conquise contre la vérité subjective qui, comme Marx lui-même l'indique, ne devient vérité objective que dans certaines conditions de travail exceptionnelles :⁶ l'investissement dans le travail, donc la méconnaissance de la vérité objective du travail comme exploitation, qui porte à trouver dans le travail un profit intrinsèque, irréductible au simple revenu en argent, fait partie des conditions réelles de l'accomplissement du travail, et de l'exploitation. » (Bourdieu, 1997).

3.2 INVENTER DE NOUVEAUX MOTS D'ORDRE POLITIQUES PLUS EN LIEN AVEC LES NOUVELLES FORMES DE DÉNI DE LA SUBJECTIVITÉ

- 30 Ces remarques nous permettent de poser que le « sujet du travail », c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intime et de plus personnel dans « le travailler » (Dejours, 1998/2), est *un universel singulier* : universel, puisque tous les travailleurs s'investissent, même à des

degrés divers, dans leur travail ; singulier, puisqu'ils le font chacun en fonction de leur désir – *sujet du désir*, donc, qu'évitent justement de penser les tenants de « l'homme machine » des neurosciences et du comportementalisme (Pommier, 2004 ; Gori, 2010 ; Aguerre et coll., 2011) qui investissent, comment s'en étonner, nombre de formations à l'intérieur même des entreprises.

- 31 C'est cette existence d'un sujet du désir universel qui peut servir d'étayage à la mobilisation contre les diktats gestionnaires, le propre des nouvelles formes d'organisation du travail étant d'avoir inhibé toute parole visant à désigner l'unité du travail et de la culture. Son attaque systématique et inédite par les dispositifs du management – surtout l'évaluation individuelle des performances – se substitue, comme on l'a vu, à la traque de la flânerie taylorienne de l'ouvrier par la nature des enjeux psychiques qui s'instaurent.
- 32 La nécessité d'espaces de discussion sur le travail ne peut donc pas faire l'impasse sur le contexte social de la souffrance lié à notre histoire immédiate. Cela suppose que « les espaces de discussion » sur le travail s'ouvrent à la mesure de l'extension des attaques qu'il subit. Ainsi, par exemple, l'instauration de la facturation à l'acte dans le secteur médico-hospitalier (la T2A) devrait mobiliser tout autant les professeurs de l'Éducation nationale que contre le projet d'évaluation de leurs compétences par leur chef d'établissement – et réciproquement. En ce sens, la diffusion et les liens qui pourraient être établis avec « l'appel des appels » (www.appeldesappels.org) lancé par Roland Gori, Christian Laval, etc., par exemple, ne doivent pas être abandonnés.

BIBLIOGRAPHIE

Abelhauser, A., Gori, R. Sauret, J.M. (2011). *La folie Évaluation - Les nouvelles fabriques de la servitude*. Éditions Mille et une nuits, Fayard.

Boltanski, L. Chiapello, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Gallimard.

Bonnafé, L. et coll. (1949). *La psychanalyse comme idéologie réactionnaire*. La nouvelle critique, extraits publiés dans *Société française*, 1987, n° 23, p. 21-24, dans *Dejours*, 1998 et 1999/1, op. cités.

Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Éditions de Minuit.

Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Éditions du Seuil.

Clot, Y. (1999). *La fonction psychologique du travail*, PUF.

Clot, Y. (2006). *Clinique du travail et clinique de l'activité*. *Nouvelle revue de psychosociologie*, n° 1.

Clot, Y. (2008). *Travail et pouvoir d'agir*. PUF.

Davezies, P. (2012). Enjeux, difficultés et modalités de l'expression sur le travail : point de vue de la clinique médicale du travail. *PISTES*, 14-2. <http://pistes.revues.org/2566>

Dejours, C. (1987). Séminaire interdisciplinaire de psychopathologie du travail. *Travail, usure mentale*, Bayard.

- Dejours, C. (1998). *Souffrance en France - La banalisation de l'injustice sociale*. Seuil.
- Dejours, C. (1998/1). *Mai 68, travail et subjectivité : rendez-vous manqué ou détour nécessaire ? Travailler*, n° 1.
- Dejours, C. (1998/2). « Travailler » n'est pas « déroger ». *Travailler*, n° 1.
- Dejours, C. (2000). *Préface à l'édition de 2000 de Travail, usure mentale*. Bayard.
- Dejours, C. (2003). *L'évaluation à l'épreuve du réel. Critique des fondements de l'évaluation*. INRA Éditions.
- Dessors, D., Teiger, C., Laville, A., Gadbois, C. (1978). *Conditions de travail des opératrices des renseignements téléphoniques et conséquences sur leur santé et leur vie personnelle et sociale*. Dans *De l'ergonomie à la psychodynamique du travail*, Érès, 2009, p. 37-91.
- Gori, R. (2010). *De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? - Démocratie et subjectivité*, Denoël.
- Lacan, J. (1966-1967). *La logique du fantasme*. Éditions de l'Association Lacanienne Internationale, juillet 2004.
- Lebrun, J.P (2003). Un monde sans limite. Conférence donnée à l'École Psychanalytique du Centre Ouest.
- Linhart, D. (2008). *Pourquoi travaillons-nous ?*, Éditions Érès.
- Linhart, D. (2009). *Un salarié en situation d'insécurité serait plus rentable*. Dans le blog d'Elsa Fayner, site Internet *Et voilà le travail*.
- Linhart, R. (1978). *L'Établi*. Éditions de Minuit.
- Milgram, S. (1974). *Soumission à l'autorité*. Calmann-Levy.
- Pommier, G (2004). *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*. Flammarion.
- Roudinesco, E (1994). *Histoire de la psychanalyse en France - Jacques Lacan*. Fayard.

NOTES

1. Gérard Pommier est psychiatre et psychanalyste lacanien, membre de l'association *Espace analytique*, cofondateur de *La fondation européenne pour la psychanalyse*, et membre du comité scientifique de la revue *Cliniques méditerranéennes*.
2. En réalité, les termes exacts employés par Lacan sont : « *L'inconscient, c'est la politique* » (Lacan, 1966-1967, p. 360). Mais certains auteurs lui attribuent également l'aphorisme « *L'inconscient, c'est le social* », dont Lebrun, 2003.
3. « Le jeu de la mort » documentaire de Christophe Nick diffusé le 17 mars 2012 sur Antenne 2.
4. Les mots en italique marqués d'un * servent à insister – car face aux dénégations du social et de ses effets il est toujours bon d'insister, même un peu lourdement – sur les éléments contemporains d'une novlangue souvent reprise à leur compte par les dominés, et parmi eux certains syndicalistes eux-mêmes.
5. Et soutenue, il faut bien le dire, par l'adhésion de masse au droit pour tous à la jouissance immédiate de l'objet de consommation qui s'accompagne de termes infantilisans entrés dans l'usage courant : « mes achats », « ma facture », « mon compte », « mon accueil client », « mon mot de passe », « mon panier », etc.
6. « *L'égalisation des disparités entre les taux de profit suppose la mobilité de la force de travail qui suppose elle-même, entre autres choses, "l'indifférence de l'ouvrier à l'égard de la nature [Inhalt] de son travail ; la réduction, poussée le plus loin possible, du travail à du travail simple, dans tous les*

domaines de la production ; l'abandon, par les travailleurs, de tous les préjugés de vocation professionnelle" » (Marx, *Le capital - III, 2^e section, chap. X, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, II, 1985, p. 988*).